

## Contribution à une anthropologie des villes secondaires\*

L'Afrique du <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle sera urbaine. Entre 1950 et 2009, la population des villes est passée de 20 à plus de 395 millions d'habitants. Dans quelques décennies, la majorité du continent sera citadine (United Nations 2002 ; Beauchemin & Schoumaker 2005). Un aspect central de cette dynamique est la prolifération de villes petites et moyennes. Leur nombre est en constante augmentation. 70 % de la croissance démographique urbaine en Afrique s'opèrent dans les villes secondaires (UN Habitat 2010). Au début de ce nouveau millénaire, plus des deux tiers de la population urbaine vivent dans des agglomérations de moins d'un demi-million d'habitants. La majorité de cette population réside dans des villes commerciales et administratives comptant entre 5 000 et 100 000 habitants (Satterthwaite & Tacoli 2003 : 1). Que ce soit à la faveur de la découverte de gisements miniers, à la suite de migrations de populations rurales en quête de travail, d'infrastructures (écoles secondaires, hôpitaux, administrations...) ou d'indépendance, qu'elle résulte de la croissance démographique naturelle de bourgs importants, de leur électrification progressive, de la construction de routes, de la mise en place d'administrations publiques locales, partout sur le continent, on observe l'émergence de nouvelles entités urbaines.

Dans un contexte marqué par l'extension d'un processus de décentralisations politiques et administratives où le débat local gagne en importance (Ndegwa & Levy 2003), les nouvelles collectivités urbaines s'imposent comme des acteurs nationaux de plus en plus incontournables et comme les

---

\* Bien que je sois seul responsable des thèses défendues ici, je tiens à remercier ceux qui ont toujours manifesté un grand intérêt et se sont prêtés avec passion à leur discussion. Aux États-Unis, à UC Berkeley, Mariane Ferme que je remercie vivement pour ses commentaires utiles et le temps qu'elle a consacré à la lecture de versions successives de ce texte. En Belgique, plus particulièrement à l'UCL, Géraldine André, Louis Carré, Raphaël Gély, Pierre-Joseph Laurent, Éric Mangez, Jean-François Oriane, Olivier Servais et Jean Rémy qui ont chacun accepté de discuter, commenter en partie les idées défendues ici. En France, à l'EHESS, Michel Agier que je remercie pour ses multiples invitations à ses séminaires, et ses critiques vigoureuses et généreuses qui ont contribué à nuancer mon argumentation. Sans oublier Sten Hagberg (Uppsala University) qui a toujours trouvé le temps de formuler des remarques pertinentes lors de nos nombreux échanges et les membres du Laboratoire d'Anthropologie des mondes contemporains de l'ULB.

points d'attaches des réseaux transnationaux. Il est donc urgent d'étudier la particularité de cet univers urbain et son organisation sociale. Pourtant en Afrique, comme ailleurs, alors qu'elles constituent la majorité de la population citadine, les petites agglomérations demeurent le parent pauvre d'une recherche urbaine principalement centrée sur l'analyse des grandes villes (Robinson 2002, 2006 ; Bell & Jayne 2006, 2009 ; Hilgers 2009 ; De Boeck, Cassiman & Van Wolputte 2010 ; Fourchard 2011).

La première partie de ce texte propose un bilan, nécessairement partiel, de la littérature anthropologique consacrée aux villes africaines et plus précisément aux villes petites et moyennes<sup>1</sup>. En revenant sur l'histoire de la discipline, il s'agit d'établir si, même au-delà de leurs intentions initiales, les premiers travaux sur l'univers urbain en Afrique ont pu développer des clés analytiques utiles pour saisir les villes dans leur globalité et faciliter une approche comparative<sup>2</sup>. Partant de ce bilan, la seconde partie du texte esquisse quelques propositions théoriques et une méthode pour étudier ces centres urbains.

## Rétrospective de l'anthropologie urbaine<sup>3</sup>

### Les origines de l'anthropologie urbaine africaniste

Dès les années 1940, les recherches de l'école de Manchester donnent leurs lettres de noblesse à l'anthropologie urbaine (Gluckman 1945, 1958 ; Mitchell 1956 ; Wilson 1941, 1942) et exercent une influence considérable sur les sciences sociales (Werbner 1994 ; Schumaker 2001 ; Evens & Handelman 2006). En mettant l'accent sur le phénomène urbain et la dynamique qu'il engendre, ces travaux pionniers bouleversent les thématiques de l'anthropologie et les recentrent sur le changement social et les transformations culturelles. Les chercheurs du Rhode Livingstone Institute ont ouvert de nouveaux champs qui demeurent à la source de nombreux débats : la pluralité des normes, leurs enchevêtrements, les formes de ruptures ou d'assemblages engendrées par la coexistence de systèmes normatifs, l'analyse des flux, des réseaux et des rôles, la relation entre le conflit et la dynamique sociale.

- 
1. J'invite donc le lecteur pressé à passer tout de suite à la seconde partie de ce texte. Une version plus substantielle de cette synthèse de l'histoire de l'anthropologie urbaine est disponible dans HILGERS (2009 : 21-68) (Note de l'éditeur). Voir également dans ce numéro le compte rendu de B. RUBBERS.
  2. On ne cherchera pas à faire référence ici aux travaux qui s'attèlent à présenter la ville comme phénomène anthropologique en l'étudiant de manière générique, en dégagant des traits universels, en montrant son apport pour l'humanité, sur l'ensemble des continents depuis les premiers phénomènes urbains jusqu'à nos jours, tel que le fait par exemple Aidan SOUTHALL (1998).
  3. Cette section s'inspire notamment de BLANTON (1976), FERGUSON (1999), HOWE (1990), JACKSON (1985), PLOTNICOV (1985), SANJEK (1990).

Nombre de leurs recherches ont été réalisées dans de petites villes émergentes. La plupart des agglomérations étudiées naissent sous la domination coloniale et se construisent sous l'imposition de « forces externes »<sup>4</sup>. Dans leur publication, la ville apparaît comme un moteur essentiel du changement social : elle fournit et développe de nouvelles institutions. Au-delà des déterminations liées à l'instauration d'un nouvel ordre économique, la ville constitue le principal cadre de transformations de la vie collective et du mode de gestion de la vie politique, législatif, éducatif, religieux mais aussi des loisirs et des rapports sociaux entre aînés et cadets. Le phénomène urbain est marqué par les transformations technologiques, l'émergence de groupements et d'institutions — écoles, hôpitaux, églises, administrations, magasins, etc.

Dans l'un des premiers ouvrages consacrés au milieu urbain, Epstein (1958) affirme que la compréhension de la ville passe par l'analyse de la relation entre citadins et villageois et par l'examen des rapports maintenus avec la culture traditionnelle. Selon lui, il existe en ville un mouvement général de désertion du « *tribalism* » dont les effets se manifestent dans l'incapacité des autorités coloniales à utiliser les structures tribales pour imposer les chefs coutumiers qu'elles soutiennent face aux organisations syndicales dépassant d'anciens clivages. Au même moment, d'autres pratiques, comme celles relatives à la justice, montrent à quel point les normes et les attitudes s'ancrent encore dans des valeurs dites traditionnelles. Face à cette dynamique apparemment paradoxale, la question est de savoir si le milieu urbain est susceptible de faire disparaître une cohésion tribale (*detrribalisation*) ou de renforcer l'émergence, voire la résurgence de certaines formes de tribalismes (*resurgent tribalism*). Pour Epstein, deux facteurs importants influent sur le rôle de la coutume en milieu urbain : un attachement historique, affectif et culturel et une forme particulière d'organisation sociale qui caractérise la ville et résulte de sa densité et de sa superficie. Le changement social imprègne toutes les sphères de l'univers urbain mais avec une intensité inégale et des effets non simultanés. Cette « dysharmonie » résulte d'une « urbanisation partielle » et constitue, selon l'auteur, un principe fondamental de la dynamique sociale des villes africaines. Le développement du système social urbain est marqué par une « inconsistance interne » dont résultent le maintien et la transformation du système coutumier mais aussi son rejet.

À travers l'analyse des « dysharmonies » et des « inconsistances » les premières recherches consacrées à l'univers urbain montrent comment les citadins mobilisent différentes ressources normatives. Le champ des relations urbaines constitue un système social caractérisé par le changement

---

4. Thèse partagée en dehors du Rhode Livingstone Institute (LITTLE 1965 ; MEILLASSOUX 1968). Pour des analyses plus générales du phénomène urbain en Afrique, voir entre autres C. COQUERY-VIDROVITCH (1988, 1993) et D. ANDERSON & R. RATHBONE (2000).

situationnel. Comme l'avait déjà noté les sociologues de Chicago, la différenciation des lieux de socialisation et la possibilité de s'extraire du contrôle social stimulent des ruptures comportementales ne nécessitant pas de cohérence générale entre elles (Wirth 1938). Ce qui est plus original, c'est que les travaux de l'école de Manchester montrent que le passage d'une situation à l'autre stimule la multiplication des changements de registre normatif et engendre ce que l'on appelle aujourd'hui l'enchevêtrement des normes. La possibilité de comprendre l'univers urbain suppose de dépasser l'analyse des interactions pour se centrer sur les principes qui les structurent<sup>5</sup>. De ce point de vue, il est intéressant de relire le dernier chapitre de l'ouvrage d'Epstein en montrant qu'à partir des notions itératives qu'il observe dans la variété des relations composant le système urbain, le « *tribalism* » ou l'émergence de rapports de classes, il est possible de comprendre comment à travers cet enchevêtrement la ville unit, malgré leurs différences, les habitants au sein d'une même collectivité.

De la même manière, Mitchell (*ibid.*) observe que les migrants originaires de villages arrivent avec un mode de comportement et de valeurs qu'ils conservent en partie et qu'ils continuent, parfois sous d'autres formes, à utiliser dans la ville. Les relations « inter-tribales » illustrent cette propension. Elles définissent des rapports ethniques, mais ne peuvent s'y réduire car elles ne sont pas une simple survivance du passé, elles reflètent la dynamique urbaine. Le milieu urbain stimule l'émergence de nouveaux critères d'identification qui dépassent les anciens repères sociaux. L'analyse de ces principes observés de façon récurrente — changement situationnel, modification des relations sociales et intertribales — et de nouvelles catégories et représentations sociales — liées aux changements de hiérarchie, aux modes d'interaction — façonnant la vie locale, reflètent sa transformation et peuvent servir de pierre de touche pour saisir les principes organisateur de la vie sociale en milieu urbain, ou plus généralement, appréhender la ville de manière globale et faciliter le travail comparatif. Ces principes renvoient, en effet, à la structuration des relations sociales et constituent des points névralgiques au cœur des transactions sociales, matérielles et symboliques dans la ville. Cependant, l'intérêt de l'époque était ailleurs. Les chercheurs du Rhode Livingstone Institute ne les ont pas étudiées comme un système structurant les interactions ou, plus fondamentalement, comme les éléments déterminant la structure d'un cadre commun et partagé à l'échelle urbaine. Néanmoins, un peu malgré eux et sans nécessairement le percevoir,

5. Cependant, pour les analystes de l'époque, ces principes observés de manière répétitive déterminent certes les comportements quotidiens dans la ville mais ne structurent pas la collectivité urbaine. En tant qu'opérateur de médiation, ils se limitent à contextualiser les interactions entre inconnus et ne deviennent significatifs que dans certaines situations (MITCHELL 1987). Les récurrences mises en lumière sont analysées comme des catégories d'interactions et non comme des supports à la structuration de la collectivité urbaine.

ils ont mis à jour cette structuration en menant leurs enquêtes à partir d'analyses situationnelles (voir *infra*).

Les caractéristiques matérielles des villes étudiées par le Rhode Livingstone Institute — elles résultent de récents regroupements de populations visant à faciliter l'accomplissement de certaines tâches lors de la colonisation — en font des villes particulières (Mitchell 1987 : 30). Indépendamment des études de communautés ou d'associations ayant la ville pour point d'attache, peu de recherches se consacrent à l'analyse de l'organisation de la vie collective à l'échelle de la ville. Les anthropologues étudient des domaines précis pour leur intérêt intrinsèque (les mineurs, les syndicats, etc.). Dans les villes, le rapport monétaire aurait remplacé les relations personnalisées comme fondement des liens sociaux. L'univers social serait déterminé par les lois édictées par le gouvernement pour réglementer la vie des citoyens et par le système individuel qui forme la base des existences mais qui, du fait de la multiplicité des individus composant une ville, demeure rétif à une analyse globale. Cette représentation du phénomène urbain doit beaucoup au contexte théorique et politique de l'époque. D'une part, la prédominance de l'école de Chicago qui, en dépit des velléités holistes, « valorise l'individu et néglige ou subordonne la totalité sociale » (Dumont 1983 : 274). D'autre part, les débats du moment sont liés à la colonisation. L'importance du thème de la « *détribalisation* » dans les travaux de l'école de Manchester est significative et extrêmement politique<sup>6</sup>. Les anthropologues anglais réalisent leurs enquêtes au moment où ont lieu de nombreuses discussions sur la question du travail, les avantages et les inconvénients de la ville pour faciliter la domestication de la main-d'œuvre africaine (Cooper 1996).

À la suite de cette première génération de travaux, dans le monde anglophone, les chercheurs limitent la plupart de leurs recherches à des facettes spécifiques de la ville (foncier, résidence, travail, etc.) et à des aspects de l'organisation sociale qui leur semblent inédits (bouversements générationnels, émergence de syndicats, multiplication des associations, etc.). Dans les années 1970 l'anthropologie urbaine se constitue comme une matière à part entière. Peu à peu, les recherches assimilent les travaux développés par d'autres disciplines. Le raffinement des thématiques et des méthodes renforce l'éclatement des problématiques et éloigne davantage les analystes de la voie intégrative bien qu'il existe encore, ici et là, des prétentions holistes (Basham 1978 : 9-37)<sup>7</sup>. La séparation entre anthropologie dans la ville et anthropologie de la ville, toutes deux extrêmement diversifiées, se renforce

---

6. Thème initié par WILSON (1941, 1942), et que l'on retrouve chez tous les ténors de ce courant (MITCHELL 1956 ; EPSTEIN 1958 ; COHEN 1969).

7. Dès les années 1970, certains chercheurs déplorent le manque de cohérence du champ de l'anthropologie urbaine (BASHAM & DEGROOT 1977).

même si la distinction entre le phénomène urbain et les phénomènes se déroulant dans la ville rend maladroitement compte de certains travaux<sup>8</sup>. Cette distinction conduit parfois à essentialiser la ville plutôt qu'à la considérer comme le fruit de relations sociales et symboliques, d'une organisation économique et politique qui suppose que l'urbanisation résulte d'un processus et non d'une essence ou d'un type d'organisation sociale figé (Low 1996). En outre, elle masque certains éléments importants, étudiés dans la ville, sortant du cadre classique des études urbaines mais néanmoins indispensables pour comprendre son fonctionnement.

L'anthropologie urbaine francophone s'est développée plus lentement. Seules quelques recherches furent menées à la suite de la thèse de Balandier (1955), *Sociologie des Brazzavilles noires*, et leur influence demeura relativement limitée (Copans 1986). Pour trois raisons au moins, elles n'ont pas donné naissance à un courant ou à une « école urbaine ». D'abord, elles importaient dans des régions non industrialisées une réflexion puisée dans une anthropologie britannique fixée sur le monde industriel africain moderne. Ensuite, l'urbanisation ne s'opérait pas au même rythme que dans l'Afrique anglophone (Copans 1996). Enfin, au sein du champ francophone, les anthropologues les plus prestigieux privilégiaient le milieu rural, et la prééminente perspective structuraliste d'alors se centrait plutôt sur des communautés isolées. De toute évidence, ces facteurs ont réduit l'intérêt académique pour les villes africaines dans les sciences sociales francophones (Guthwirth 1982) et ont limité les approches anthropologiques comparatives.

### Les villes secondaires

Les enquêtes menées par le Rhode Livingstone Institute se déploient dans des villes secondaires où elles pointent les déséquilibres liés à l'industrialisation et la forte connexion entre la ville et le milieu rural, mais le caractère spécifique de ces agglomérations n'apparaît pas comme un objet de recherche. Il faudra attendre la fin des années 1970 et Aidan Southall

8. Cette distinction est très souvent rappelée, par exemple par SOUTHALL (1985 : 11). En réalité, dès les années 1950, elle était pointée par HUGUES (cité dans MITCHELL 1962 : 125) : « It is not precisely the same think to study some men and some things in cities as it is to study the city as a whole. » Cependant, de nombreux auteurs font à la fois une anthropologie *dans* la ville et *de* la ville. Notons par exemple le travail de SKINNER (1974) ou l'analyse de la relation entre réseau, rôle et urbanisation de l'école de Manchester ou d'auteurs proches de ce courant, notamment de BANTON (1973) ou à sa suite SOUTHALL (1973), voir aussi, même si quelques fois les auteurs s'en défendent, HANNERZ (1980), MARIE (1997), LEIMDORFER & MARIE (2003). On peut d'ailleurs se demander jusqu'à quel point il faut parler de « l'urbain » s'il n'est pris que comme contexte, en d'autres termes, si c'est bien « l'urbanité » qui y est l'objet des recherches et, plus radicalement, si l'appellation anthropologie *dans* la ville y est encore significative (ALTHABE 1996 : 80).

(1979a, b, 1988) pour identifier les petits centres urbains comme un objet spécifique. La plupart des enquêtes étaient alors centrées sur l'univers rural ou sur les métropoles (Baker & Claeson 1990 : 8). La question de la particularité des centres urbains petits et moyens était peu thématisée même si, régulièrement, quelques spécialistes redécouvrent leur importance (Hardoy & Satterthwaite 1986 ; Baker 1990, 1997 ; Satterthwaite & Tacoli 2003). Southall a montré que ces villes constituaient des points stratégiques pour le développement rural, qu'elles pouvaient conduire à une urbanisation positive lorsqu'elles se développaient de façon autonome mais qu'elles devenaient souvent le lieu du renforcement des rapports d'exploitation lorsque leur développement était dicté par l'extérieur. Tantôt optimistes (Baker 1990), tantôt pessimistes (Hinderink & Titus 2002), les travaux anglophones ont mis en lumière l'aspect crucial des villes petites et moyennes pour le développement rural et régional mais ont aussi montré que leur extrême diversité rend particulièrement difficile la tentative de généraliser leur rôle. D'une manière générale, cette littérature centrée sur la fonction de ces petites agglomérations dans le développement régional est davantage ancrée dans les études de géographie ou de développement que dans une approche anthropologique (Owusu 2008).

C'est en France, dans les années 1990, que l'on trouve un véritable intérêt et un foisonnement d'études anthropologiques et géographiques de grande qualité spécifiquement consacrées aux villes secondaires (Bertrand 1993, 1994, 1997 ; Dubresson & Jaglin 1993 ; Pourtier 1993 ; Giraut 1993, 1994, 1995, 1997, 1999 ; Bertrand & Dubresson 1997). La petite ville est sortie d'une lecture « ruralisante » et est désormais considérée comme spécifiquement urbaine. Ce qui pose question, c'est de savoir si elle possède une urbanité spécifique. Les caractéristiques des petites villes ne se retrouvent-elles pas aussi dans les grandes ? Quel est le caractère original de cette urbanité ? Plus fondamentalement, comment définir une ville secondaire ? Ces questions n'ont pas été résolues de façon définitive par cette vague de travaux mais, elles ne semblent pas avoir empêché la production de nombreuses recherches. Il est impossible de résumer dans cet article la richesse des monographies et des travaux de synthèses réalisés lors de la mise en place de nouveaux programmes visant à limiter les migrations vers les grandes villes, rééquilibrer les pôles de développement et promouvoir les villes moyennes. Ces recherches prennent en considération l'effet des politiques internationales sur les petits centres urbains et demeurent utiles pour analyser les relations entre croissance urbaine et globalisation. Toutefois, les villes secondaires ont aujourd'hui perdu de leur superbe dans la littérature anthropologique, et ces travaux sont apparus trop tôt pour discuter les théories qui, à partir d'un *focus* sur la globalisation, dominent désormais le champ des études urbaines (Castells 1996 ; Koolhaas 1996 ; Koolhaas, Mau & Sigler 1998 ; Sassen 2002, 2004).



## Deux tendances de l'anthropologie urbaine contemporaine

Pour tenter de systématiser une littérature assez hétérogène on peut schématiquement et sans doute un peu arbitrairement distinguer les travaux anthropologiques contemporains portant sur l'Afrique urbaine en deux groupes, l'un centré sur des phénomènes circonscrits, l'autre sur des flux.

Le premier groupe, de facture classique, focalise son analyse sur le local. On y souligne le « désordre croissant » de l'univers urbain et l'on tente d'en saisir quelques aspects en étudiant par exemple le rythme citadin, les rapports fonciers, l'insécurité, les phénomènes sorcellaires et religieux, la tension entre la quête d'autonomie et le maintien d'une logique de solidarité communautaire. Au sein de cette première tendance, la plupart des recherches se focalisent sur un phénomène spécifique, une communauté, un groupe ou certaines pratiques. À l'exception de quelques travaux ethnographiques à caractère historique<sup>9</sup>, l'ambition de saisir la ville dans sa globalité ne caractérise qu'un courant mineur d'une géographie sociale à vocation ethnographique qui tente de développer une analyse globale du phénomène urbain<sup>10</sup>.

Depuis une quinzaine d'années, une seconde tendance s'impose de manière dominante. Elle engage des discussions sur la globalisation et s'inspire de nouvelles théories urbaines (Hannerz 1992, 1996 ; Appadurai 1996 ; Agier 1999, 2009 ; Malaquais 2006). Une bonne part de cette nouvelle anthropologie semble avoir suivi le mouvement que décrit Ulf Hannerz. Dans plusieurs publications, l'anthropologue explique qu'il arriva à Kafachan, ville moyenne du Nigeria, pour tenter d'appréhender la ville comme un tout, de rendre compte de sa complexité interne et de son hétérogénéité mais que son objectif, déjà en rupture avec la tradition anthropologique classique, ne put être réalisé. La ville était le point de déploiement d'une culture fluide, cosmopolite, transnationale en mouvement permanent qui rendait difficile une appréhension globale (Hannerz 1992, 1996)<sup>11</sup>. Cette approche considère aujourd'hui que si, comme le note Michel Agier (1996), les connaissances anthropologiques se caractérisent par leur ancrage au niveau micro-social, face à la taille des villes, à leur effervescence, au degré de différenciation

9. Par exemple FOURCHARD (2001), HOLDER (2001), SÉRAPHIN (2000).

10. Par exemple DURANG (2002 : 503) : « Ce n'est qu'au prix de cette absence de dogmatisme disciplinaire que nous avons pu observer et analyser les territoires citadins sous toutes leurs facettes. » Cet auteur poursuit néanmoins une tradition bien spécifique de sa discipline qui procède par adjonction de différentes dimensions composant une ville et s'éclairent mutuellement — économie, démographie, organisation sociale, culturelle, etc. — en les référant à une entité unique qu'elle recompose. Malgré sa richesse, ce mode de totalisation monographique s'opère parfois au détriment d'une démarche compréhensive soucieuse de reconstruire la complexité des modes de représentation locaux. Voir également pour une stimulante synthèse des approches historiques FOURCHARD (2004, 2011).

11. Paradoxalement, le projet d'Hannerz est bien plus ambitieux que celui qui consiste à saisir une ville puisqu'il vise à développer une macro-anthropologie des transformations culturelles dans la globalisation.



sociale mais aussi aux flux et à la mobilité qui les caractérisent dans la globalisation, cette forme de connaissance demeure inévitablement partielle et incapable d'embrasser la totalité urbaine, sinon par quelques procédés de l'analyse : « Métonymies (la ville c'est la rue), métaphores (la ville est une jungle ou une mosaïque), comparaisons (conduisant, par exemple, à une typologie culturelle des quartiers d'une ville) et dialogue interdisciplinaire (emboîtement des échelles de l'ethnologue avec celles de l'économie, de la macrosociologie, de la politique urbaine, etc.) » (Agier 1996 : 35). L'anthropologue est donc conduit à reconstituer, à travers une série de séquences infimes, une part de l'immensité du flux de la ville. Si cette seconde tendance renonce à saisir la ville dans son ensemble, elle s'inscrit également en porte-à-faux avec les approches anthropologiques centrées sur les monographies de quartiers, l'étude de communautés (religieuses, commerçantes, ethniques, etc.). Il est vrai que certaines d'entre elles, en se concentrant sur certains objets (parenté, éducation, logement, etc.), ont fini par demeurer imperméables à la spécificité de la ville et du mode de vie urbain. À travers la focale du flux, il s'agit donc de recentrer l'analyse sur l'originalité du phénomène urbain tel qu'il se décline aujourd'hui. La ville est perçue sous l'angle du mouvement, de la mobilité, de la culture planétaire, elle est conçue comme un lieu d'intersection, un nœud de la globalisation, un foyer d'innovation sociale.

L'intérêt de l'analyse des flux et de leur croissance est de mettre en lumière la plus grande mobilité, l'extension des possibles qui caractérisent le milieu urbain, l'importance des mouvements économiques et sociaux ou des politiques internationales sur la production de la ville. Dans ce contexte, avec leur dynamique sociale bouillonnante, les grandes villes focalisent tous les intérêts — y compris académiques — et laissent penser que jamais le champ des possibles ne fut si vaste, l'écart entre le village et la ville si important, les flux si influents. Certains auteurs vont jusqu'à affirmer que « les phénomènes les plus spectaculaires » se passent dans les grandes villes (Amouzou 1997 : 27).

Perçu à partir des villes moyennes, les recherches urbaines semblent donc souvent en décalage avec la réalité locale. Ceci ne signifie pas que les petits centres urbains ne soient pas marqués par des transformations sociales et matérielles. La téléphonie se développe (Peter-Han & Kibora 2008), les centres internet se multiplient, les migrations sont parfois plus faciles, les ravages de l'augmentation du prix du pétrole et des denrées alimentaires se font sentir, on trouve des produits étrangers et la circulation culturelle est réappropriée localement. Comme partout ailleurs, la vie d'une ville moyenne est, en partie, déterminée par l'extérieur mais l'apport externe et les transformations qu'il engendre sont toujours réappropriés, reconfigurés, réinvestis en fonction des logiques qui leur préexistent et d'une urbanité construite localement. Ainsi, limiter l'analyse aux flux ne permet ni une appréhension de la ville dans sa globalité ni un examen précis des enjeux

locaux : l'histoire locale, le foncier, son aménagement, l'origine de ses habitants, la réputation associée à une localité, etc. Sans faire de l'espace la détermination en dernier ressort, il demeure donc essentiel d'envisager le rôle des ancrages locaux. La suite de ce texte, esquisse une approche comparative permettant de saisir les villes petites et moyennes de manière globale tout en demeurant attentif à l'articulation entre les flux et la localité.

### **Éléments pour une méthode et une théorie anthropologiques des villes secondaires**

Développer une approche facilitant le travail comparatif, alors que les petits et moyens centres urbains sont extrêmement diversifiés, n'est pas une tâche aisée. Cela suppose de distinguer et de catégoriser les villes à partir de critères suffisamment pertinents pour mettre en lumière leur spécificité et leur différence. Il convient d'abord d'établir ce qu'on entend par petite ou moyenne ville. Sur ce point, il ne semble pas opportun d'établir de façon arbitraire des limites *a priori*, même si les sections ci-dessous se basent principalement sur des recherches empiriques menées dans des villes de moins de 100 000 habitants au Burkina Faso, au Ghana et au Togo. Bien entendu, les aspects démographiques ont leur importance, cependant, on va voir que pour définir la taille d'une ville ils doivent être considérés en fonction de la répartition de la population urbaine dans l'espace national. La reconnaissance administrative est également un facteur important mais elle doit être prise avec précaution car des zones rurales ont parfois été définies comme urbaine pour satisfaire des exigences politiques. Sur le plan qualitatif, saisir une ville globalement semble d'autant plus difficile qu'elle est la proie d'influences externes, de dynamiques internes et qu'elle se compose de multiples communautés affectant son organisation et augmentant sa diversité sociale. Néanmoins, les habitants de ce type de ville partagent généralement la conscience de leur position située entre le milieu rural et la grande ville. Dans leurs travaux comparatifs, Bell et Jayne (2006 : 3) insistent sur le fait que la petitesse d'une ville est directement liée à un état d'esprit, une attitude, une disposition, en d'autres termes, à la conscience d'occuper une position dans un espace relationnel qui situe la ville à mi-chemin entre le monde rural et la métropole. Je propose d'étudier de telles villes à partir de trois niveaux — global, régional et local — qui s'articulent et nécessitent chacun la mise en œuvre d'une approche analytique spécifique.

#### La ville dans les dynamiques globales

La première étape du travail consiste à saisir la trajectoire de différentes agglomérations dans les dynamiques globales. Dans son livre, *Expectations of Modernity : Myths and Meanings of Urban Life on the Zambian*

*Copperbelt*, James Ferguson (1999) revient sur les petites et moyennes villes ayant fait l'objet des investigations du Rhodes Livingstone Institute. Dans cette région, la chute des cours du cuivre a conduit des citoyens à quitter l'univers urbain. Leur adaptation au milieu rural s'opère plus ou moins bien selon qu'ils sont les porteurs d'un style urbain local ou cosmopolite. L'ouvrage fournit une clé de lecture des dynamiques urbaines. En suivant Manuel Castells (1996), Ferguson (*ibid.*) montre que la globalisation ne lie pas seulement des régions dans un ensemble commun établi à l'échelle du globe mais qu'elle les différencie et produit une dialectique d'exclusion et d'inclusion dans les réseaux du capitalisme. Cette géographie de l'inégalité n'est pas figée. Les processus de connexions et de déconnexions affectent directement la trajectoire des villes et la micro-économie des pratiques de leurs habitants. Ce premier niveau de contextualisation et d'analyse vise à retracer l'histoire des connexions et des déconnexions d'agglomérations choisies pour leur capacité à illustrer l'impact de ces variations.

Pour engager un travail comparatif, il est utile de choisir des villes ayant des trajectoires de connexions distinctes. Sans pousser trop loin l'analyse, dans cette section, j'évoquerai trois villes où j'ai mené des enquêtes afin d'illustrer la manière dont cette approche peut être développée.

La première Cape Coast, au Ghana, est devenue un point nodal de la géographie du commerce triangulaire au XVIII<sup>e</sup> siècle. Les êtres humains y étaient échangés contre de la verroterie (fripes, gin, fusils) par des marchands européens puis revendus aux États-Unis contre des épices, du café, des fruits et de l'or. Aujourd'hui, alors que de nombreux Afro-Américains recourent à l'ADN pour découvrir leurs origines, la visite du fort dans lequel étaient détenus les esclaves est un passage obligé pour les touristes. Selon les autorités locales, particulièrement emphatique, il y aurait désormais chaque année un nombre plus élevé de visiteurs étrangers que d'habitants.

La deuxième ville est située au Burkina Faso. Elle compte comme la précédente, environ 83 000 âmes mais les touristes y sont rares. Au cours de la colonisation, cette ancienne bourgade devint un centre urbain. Ville du premier président du pays, Koudougou, connut son heure de gloire puis fut progressivement marginalisée lorsqu'il fut écarté du pouvoir. Pendant un moment, l'usine de coton, poumon économique de l'agglomération, a été fermée. La trajectoire de l'agglomération est marquée par le croissant désinvestissement de l'État.

Enfin, située dans la région ouest du Ghana, la seconde zone en volume d'extraction aurifère en Afrique, Tarkwa est une ville minière de 40 000 habitants. Avec la libéralisation du secteur minier, elle a connu un développement fulgurant encouragé par la hausse quasi constante du cours de l'or ces dernières années.

Ces trois villes ont connu des trajectoires de connexions différentes. La première est liée aux dynamiques du capitalisme depuis plusieurs siècles. Le commerce des esclaves, qui a permis cette liaison, a été interdit mais l'agglomération a utilisé son passé pour maintenir des circuits de connexion

et se reconvertir en un site touristique extrêmement efficace. La deuxième a connu une trajectoire de déconnexion suite à la mise à l'écart de la ville par le pouvoir central et à la fermeture temporaire d'une usine traitant des matières premières. Avec la libéralisation du commerce des matières premières, la dernière a connu une connexion croissante au capitalisme globalisé, comme en témoigne les nombreuses banques et la quinzaine de guichets automatiques concentrés dans son minuscule centre-ville. D'autres agglomérations pourraient être choisies : celles qui ont connu l'abondance puis la pénurie de matières premières, celles qui n'ont jamais connu d'interventions soutenues par les institutions internationales ou celles qui sont situées sur une frontière. L'objectif n'est pas de rendre compte de façon exhaustive de toutes les trajectoires possibles. Il s'agit plutôt de mettre en lumière les principes généraux affectant les trajectoires des agglomérations et d'établir leurs effets sur les villes et leur *hinterland* régional. Cela suppose de connaître l'histoire des villes retenues mais aussi d'observer les effets locaux des mécanismes de connexions et de déconnexions. Ainsi les trois niveaux distingués sur le plan analytique doivent s'articuler au moment de l'enquête.

### La ville dans les dynamiques régionales

Le deuxième niveau d'analyse concerne la situation et le rôle de la ville dans son ancrage régional. Ici aussi, il faut considérer l'importance des dynamiques historiques. Dans les régions côtières, par exemple, l'entreprise coloniale a utilisé les réseaux urbains antérieurs à la conquête (Coquery-Vidrovitch 1993) ou a renforcé un réseau existant entre de petites agglomérations appelées à s'urbaniser (Fourchard 2011). Plus loin dans les terres, les investissements coloniaux ont souvent été réalisés dans les métropoles au détriment des villes petites et moyennes (Huetz de Lempis 2002). Outre la position d'une ville dans la dynamique globale du capitalisme, sa position et sa relation avec son *hinterland* sont déterminées par l'espace national. La taille du pays et sa structure démographique constituent des variables importantes. Dans un petit pays comme le Liberia (un peu plus de trois millions habitants), plus d'un tiers de la population réside dans la capitale, ce qui a pour effet d'affaiblir le rôle des autres centres urbains. Dans un pays, plus vaste et plus peuplé, comme le Ghana où 18 % de la population résident dans la capitale, il existe de nombreuses dynamiques régionales articulées autour de centres urbains locaux.

Pour les saisir, il convient de resituer la position des agglomérations à l'échelle nationale. Aujourd'hui, cela suppose de considérer les dynamiques de décentralisation. La décentralisation affecte la structure des relations entre les villes et entre les villes et la capitale. Les nouveaux rapports entre les agglomérations renouvellent la structure du champ politique et affectent les municipalités. L'espace national constitue un espace de relation au

sein duquel les nouvelles communes occupent des positions relativement inégales. Quelques municipalités bénéficient des largesses du pouvoir central tandis que d'autres sont évincées. Pour étudier ces relations on peut se pencher sur les cas extrêmes que constituent les villes d'opposition dans des pays marqués par la domination écrasante d'un parti majoritaire. Il ne s'agit pas de dire que des régions moins soumises au pouvoir n'ont pas existé auparavant mais de faire l'hypothèse que la nouvelle structure des relations politiques renforce leurs différences et leur donne un nouvel éclat médiatique. Pour l'opposition, ces villes incarnent la possibilité d'une subversion du pouvoir central. Pour le pouvoir, ces espaces sont utiles pour souligner le prix à payer pour la dissidence (désinvestissement de l'État mais renforcement de ses milices, stigmatisation de la région pour les investisseurs, marginalisation de ses ressortissants).

Certaines de ces villes partagent une même trajectoire, elles ont connu un moment faste dans l'histoire nationale avant d'être délaissées puis marginalisées par un État contrôlé par des élites originaires d'autres régions. La décentralisation leur a parfois donné l'opportunité de retrouver une grandeur déchue ou de faire entendre leur revendication. Au fil de la diminution du volume global des capitaux associés à la ville, capital économique, mais aussi social par les connexions que l'appartenance à la ville permet et symbolique par le fait d'être originaire d'une agglomération plus ou moins prestigieuse, certaines d'entre-elles sont devenues le terrain de protestations de plus en plus importantes. La trajectoire de la ville de Koudougou au Burkina Faso est typique de ce mouvement. Ville du premier président de la République du pays, lorsqu'il perdit le pouvoir, elle fut progressivement mise à la périphérie des intérêts du pouvoir central. Depuis près d'une quinzaine d'années, elle connaît régulièrement des troubles politiques et de révoltes liés à sa position dominée dans l'accès aux ressources de l'État, au point d'être considérée, dans l'espace national, comme une ville « rebelle » (Hilgers 2009). Cette ville semble se définir en référence au mythe d'un âge d'or ou d'un passé idéalisé caractéristique d'un rapport particulier à la mémoire qui se construit dans une relation à la capitale et au pouvoir central (Fourchard 2010 : 198) et qui est fréquemment utilisé pour mobiliser les populations. Une analyse plus détaillée permettrait sans doute de pointer des différences entre des villes partageant apparemment la même trajectoire mais ce qu'il importe de mettre en lumière à ce stade c'est que la décentralisation a donné l'opportunité à des *leaders* locaux de revaloriser leur ville à travers une stratégie d'opposition frontale au pouvoir central. On pourrait montrer le rapport strictement inverse avec les villes situées dans le giron de l'État dont les présidents, les ministres puissants ou autres *big men* sont originaires (*hometown*). Ce fut longtemps le cas de Yamoussoukro en Côte-d'Ivoire, de Kara au Togo ou encore aujourd'hui de Ziniaré au Burkina Faso.

L'explication de ces relations réside en partie dans les trajectoires historiques : celles des villes et celles de leur rapport à l'autorité centrale dans un contexte marqué à la fois par le multipartisme et par les tentatives de

l'élite au pouvoir d'assurer son hégémonie et son autonomie. En plus de la situation dans l'espace national, de nombreux travaux ont montré que ces villes occupent des positions intermédiaires entre le fonctionnement rural et le fonctionnement urbain des capitales. Cette position médiane entre les grandes villes et les villages est particulièrement intéressante pour observer le développement des dynamiques sociales politiques.

### La ville à l'échelle locale

Le troisième angle d'analyse se centre sur le niveau local. La position d'une ville dans les dynamiques globales et régionales façonne son histoire et exerce un impact sur ces habitants. Au-delà de la diversité des villes, la difficulté est que l'univers urbain est en lui-même un espace où coexistent une multitude de communautés et que c'est aussi le lieu par excellence où les individus tentent de se soustraire aux impératifs des liens communautaires. Or, pour permettre une approche comparative, il faut saisir la ville de manière globale. Tout en soulignant la dynamique d'individualisation liée au phénomène urbain, l'analyse doit faire droit à la dimension collective qui traverse, compose et soutient cette dynamique et la ville elle-même. Pour satisfaire cette exigence, j'avais proposé de recourir à la notion de collectif d'appartenance (Hilgers 2009). Un collectif d'appartenance se compose et repose sur des représentations sociales qui instituent un cadre intersubjectif où se jouent des enjeux partagés par ses membres. Appartenir à une petite ville c'est aussi, pour de nombreux habitants, partager une mentalité liée au statut de la ville. Il n'est pas question d'essentialiser les petites et moyennes villes, mais de reconnaître l'impact qu'exerce sur les citoyens leur position dans la structure de relations établie à l'échelle nationale. Même si l'on ne peut y réduire toutes les pratiques, et que de nombreux travaux soulignent la difficulté de séparer clairement le milieu urbain du milieu rural, dans les agglomérations où j'ai mené mes enquêtes, cette position « provinciale » est toujours construite par opposition au village et à la grande ville<sup>12</sup>.

Dans la ville de Koudougou l'urbanité, l'autochtonie et la réputation de la ville font office de représentations sociales dominantes et jouent un rôle dans l'aménagement urbain, les conflits autour de l'histoire du peuplement et les révoltes urbaines<sup>13</sup>. Ces représentations instaurent des ordres de grandeur permettant de distinguer et de catégoriser les individus. Les membres

12. Certains auteurs vont jusqu'à évoquer l'imaginaire de la petitesse comme façonnant un *habitus* propre aux petites villes (BELL & JANE 2006 : 5). À propos de l'impact de cette position médiane sur les pratiques et les représentations de l'urbanité voir HILGERS (2009 : 135-179).

13. Sur l'approche des représentations sociales privilégiées ici, voir MOSCOVICI (1976), FARR & MOSCOVICI (1984), JODELET (2003), GÉLY (2006), GÉLY & SANCHEZ-MAZAS (2006).

du collectif connaissent ces ordres de grandeur, s'identifient, se perçoivent et se classent selon eux (plus ou moins urbain, plus ou moins autochtone, plus ou moins porteur de la réputation de la ville). Ils entretiennent des relations en partie structurées par ces représentations partagées. L'observation empirique montre que dans certaines agglomérations, la ville constitue un véritable collectif d'appartenance alors que dans d'autres, où les populations migrantes sont majoritaires comme à Tarkwa, ce type d'appartenance collective est extrêmement réduit. Malgré ces variations, la méthode développée pour étudier ce type de collectif s'avère utile pour procéder à un travail empirique comparatif.

Les représentations sociales analysées sont choisies pour rendre compte de préoccupations émiques à l'échelle de l'agglomération. Elles permettent de mettre au jour une matrice de perceptions communes aux habitants. Cette matrice est commune mais n'implique aucune uniformité. Au contraire, la signification des représentations sociales varie selon les individus et les groupes et selon la position que ceux-ci occupent dans la ville. À Koudougou, des ordres de grandeur sont attachés aux individus et aux collectifs à travers des situations et des actions où se jouent des épreuves visant à déterminer qui est plus ou moins urbain, plus ou moins autochtone, plus ou moins représentatif de l'identité associée à la ville (Hilgers 2009). La description des représentations sociales contribue à éclairer les modes de structuration individuelle de l'appartenance à la ville et permet de reconstruire un espace commun au sein duquel s'organisent les positions différentielles occupées par les individus de l'agglomération. À travers l'examen de ces représentations sociales, de leur genèse, de leur maturation et de leur cristallisation, il est possible de retracer l'histoire collective en étant attentif à la fois aux dynamiques endogènes et aux dynamiques exogènes à l'univers urbain. L'analyse de ces représentations sociales est d'autant plus pertinente si elle s'opère à partir d'enjeux largement partagés par les populations : l'urbanisation du cadre de vie, le poids de l'identité associée à la ville, la mobilité urbaine...

Pour mettre en lumière des représentations sociales et des enjeux par rapport auxquels les populations se positionnent de façon différenciée, on peut partir d'une méthode qui s'inspire de l'analyse situationnelle développée par l'école de Manchester<sup>14</sup>. L'analyse situationnelle sélectionne et isole un ensemble d'événements ou d'actions logiquement interconnectés de manière à rendre possible la compréhension d'un contexte plus large. Il s'agit d'établir les différentes significations que leur donnent les différents

---

14. Dès la fin des années 1940, Max GLUCKMAN (1958) développe l'analyse situationnelle qui sera ensuite théorisée par Clyde MITCHELL (1956, 1966, 1983, 1987). Cette théorisation fut notamment raffinée par VAN VELSEN (1967) et GARBETT (1970). À noter aussi la critique de VAN DOORNE (1981) et plus récemment KAPFERER (1987), ROGERS et VERHOVE (1995) et AGIER (1999 : 16, 91-99, 2009). L'apport de l'approche développée ici est de considérer des situations à l'échelle de la ville (HILGERS 2009).



acteurs — et les luttes que cette signification implique —, de décrire les structures objectives au sein desquelles se déploient les pratiques et les représentations, d'établir l'impact de celles-ci sur ces structures. La force et l'intérêt de l'analyse situationnelle résident dans la combinaison de ces niveaux d'abstraction étiques et émiques. Pour saisir une ville de manière globale, il importe de choisir des situations qui ont la particularité d'être étendues à l'échelle d'une ville, c'est-à-dire touchant l'ensemble de la population et jouant un rôle majeur dans la cité (Hilgers 2009 : 57-62) : la découverte d'une mine, l'ouverture d'une usine, une opération de lotissement, une forte révolte, un événement politique majeur... Ces situations concernent tous les habitants, marquent l'organisation et l'évolution de la ville et, idéalement, peuvent être étudiées par un seul chercheur. Lorsqu'elles sont étendues à l'échelle de la ville, ces situations donnent à voir la ville comme un arrière-plan sur lequel se composent des représentations et des pratiques liées à des enjeux partagés par ses habitants. Pour étudier la structuration de ces enjeux et leurs rôles dans le système des relations dans la ville, il convient de procéder à un choix raisonné de situations qui, par leurs charges symboliques et par leurs effets sur l'organisation sociale, constituent ce que Merton (1973) appelait de véritables « sites stratégiques de recherche ». À travers la combinaison d'études de cas prolongés et d'analyses de situations spécifiques, on peut esquisser une démarche analytique étudiant la ville de manière globale et facilitant la comparaison entre plusieurs villes.

En guise d'illustration, j'évoquerai brièvement et de façon abstraite l'analyse d'une situation — l'aménagement urbain — autour de laquelle s'articulent deux représentations sociales, l'urbanité et l'autochtonie, permettant d'avoir une vue d'ensemble d'une ville du Burkina Faso, de décomposer les dynamiques locales et d'entreprendre un travail comparatif. Avec la décentralisation, les opérations de lotissements dont l'objectif officiel était de rationaliser la gestion de l'espace et de disposer d'un cadastre se sont multipliées. Aujourd'hui, la plupart des villes sont dotées d'un plan de développement contenant souvent une section relative à l'aménagement du territoire. Nécessaires pour promouvoir les entités décentralisées, pour financer les communes et pour les développer en tenant compte d'une planification rationnelle, la politique foncière et les opérations d'aménagements sont un lieu stratégique de captation et d'accumulation des ressources financières, sociales et symboliques (Hilgers 2008).

Ces opérations d'aménagement touchent de nombreux habitants. La ville visible, celle de la planification rationnelle, et la ville invisible, celle de la spontanéité apparemment désorganisée, s'y rencontrent et parfois s'affrontent. Cette confrontation oppose une injonction et une aspiration à l'urbanité. L'injonction formulée par les institutions impose une urbanisation spécifique. L'aspiration à l'urbanité soutient l'espérance de vivre dans des conditions meilleures. Au moment où l'accès individuel à la citoyenneté dépend du degré d'urbanité du cadre de vie, l'obtention d'une parcelle pourvue d'un

accès à l'eau, à l'électricité et située près du goudron est un élément important pour vivre dans des conditions décentes et se percevoir comme un individu pleinement urbanisé.

Cette injonction et cette aspiration ont des conséquences sur les dynamiques urbaines. Lorsque la pénurie artificielle, provoquée par la corruption et la mauvaise gestion de plan d'aménagement, stimule une course foncière, la mobilisation des ressources permettant de valoriser son appartenance à la collectivité est souvent essentielle pour obtenir une parcelle. Dans certaines agglomérations, lors des opérations d'aménagement, les discours liés à l'autochtonie sont abondamment mobilisés (Hilgers 2011). L'évaluation du degré d'autochtonie différencie les demandeurs de parcelle et soutend la manière dont ils sont pris en considération. Là où la rhétorique de l'autochtonie gagne en importance, elle stimule des conflits autour de l'histoire du peuplement et de l'histoire locale. Différents groupes prétendent au statut d'autochtone. On ne retrouve pas ces conflits dans toutes les villes. L'analyse comparative, en recourant à l'étude de l'histoire, de la structuration foncière, de l'équilibre démographique et de la position de la ville dans les deux niveaux précédemment évoqués — global et régional — permet d'expliquer ces différences. Ainsi, dans la ville portuaire et historique de Cape Coast au Ghana, où l'on peut acheter des ordinateurs portables, des téléphones derniers cris, et croiser de nombreux touristes, la population semble plus assurée de son urbanité. Dans le centre-ville, la privatisation foncière a déjà été opérée, les parcelles sont bâties et transmises par matrilinearité depuis plusieurs générations au point que beaucoup d'entre elles sont devenues des propriétés insécables. De plus, l'histoire locale a été figée par la patrimonialisation de l'UNESCO. Paradoxalement, le passé de Koudougou ne suscite aucun intérêt au-delà de la ville mais fait l'objet de polémiques et de conflits alors que l'histoire de Cape Coast, dont l'enjeu dépasse de loin l'agglomération, est, en apparence au moins, acceptée localement dans une version unanime<sup>15</sup>. À Koudougou, les rivalités sont liées à la volonté d'être reconnus comme primo-arrivants. À Cape Coast, outre une structuration de l'espace urbain qui les endigue, l'émergence de conflits sur le passé de la ville ouvrirait la boîte de Pandore et conduirait nécessairement à identifier qui fut esclave, qui a collaboré à la traite, ce qui n'est pas le souhait des populations locales (Holsey 2008).

La trame de l'histoire sociale et matérielle d'une ville fournit les bases nécessaires pour saisir la matrice de représentations partagée par ses populations. À travers sa matérialité, l'urbanité d'une ville secondaire comme symbole et centre d'un système de communication établi à l'échelle de la ville participe à l'élaboration d'une collectivité qui, malgré toute sa pluralité, partage des normes et des valeurs communes. Cette collectivité façonne un

---

15. Ce qui ne suppose pas que cet héritage historique ne fasse pas l'objet d'appropriation différenciée notamment entre les Afro-Américains et les Ghanéens (SCHRAMM 2010).

cadre commun, fournit un réservoir de repères et de distinctions qui soutiennent les processus d'individuation et la construction des identités individuelles. Certaines représentations sociales sont partagées mais, en même temps, elles fournissent des catégories susceptibles de faire l'objet d'appropriations qui varient selon la position des groupes dans l'espace social. Ce cadre de socialisation est au cœur de la structuration du système de relations dans la ville. Il est entièrement traversé par les préoccupations émiqes formant, avec les situations à l'échelle de la ville, des points névralgiques du tissu social qui le structurent. Le but de ce texte était de proposer une ligne théorique et une méthode. Pour ce dernier point, on s'est donc limité à l'évocation générale d'une situation et de deux représentations sociales mais la comparaison suppose d'analyser en profondeur plusieurs situations et représentations sélectionnées pour leur capacité à mettre en lumière les similitudes et les différences entre les villes.



Être citoyen en Afrique aujourd'hui, c'est vivre dans un cadre en transformation. Les bouleversements matériels et démographiques, la transformation des mentalités, les changements des modes d'organisation et des rapports de pouvoir, l'incidence des dynamiques globalisées sont les principaux éléments qui affectent l'environnement urbain. Entre le village et la métropole, de nos jours, les villes moyennes africaines sont animées par des logiques qui ont fait l'objet de peu d'investigation. Sur le plan empirique, le décalage entre les grandes villes et les villes moyennes laisse penser que les théories dominantes ne sont pas toujours pertinentes pour saisir les dynamiques sociales à l'œuvre.

Alors que leur nombre est en constante augmentation, le relatif désintérêt pour ces villes et la concentration sur les aspects les plus criants de la modernité urbaine laissent dans l'ombre des transformations sociales importantes. Ces villes constituent un espace où s'élabore une urbanité spécifique construite en opposition au monde rural et aux grandes agglomérations. Elles deviennent le théâtre du déploiement de nouvelles institutions locales. La décentralisation a parfois conduit à l'émergence de nouveaux enjeux communs et à une reformulation du politique. Dans certains cas, la position à la marge du pouvoir central facilite les dynamiques d'innovations (De Boeck, Cassiman & Van Wolputte 2010). Dans d'autres cas, le pouvoir coutumier exerce une influence importante mais doit concilier avec de nouvelles élites locales. Ailleurs encore, l'introduction des élections locales a permis au citoyen d'observer plus directement le poids de son vote.

L'étude de telles villes suppose de rompre avec les théories urbaines dominantes, nécessite de construire ces agglomérations comme des objets scientifiques, par exemple, en articulant les trois niveaux d'analyse proposés dans ce texte, et implique de soumettre le modèle à l'expérience des faits et,

en retour, de l'affiner. L'objectif de cet article était d'esquisser une approche théorique et méthodologique pour faciliter la comparaison entre les centres secondaires tout en respectant leur diversité. Il reste à mettre en œuvre ce programme de recherche. C'est en engageant un tel travail que l'on sera pleinement en mesure d'établir si ces agglomérations ont d'autres spécificités que leur taille, leur densité et leur position dans la structure des relations entre municipalités, en d'autres termes, si leur position médiane, leur urbanité spécifique stimulent des dynamiques sociales originales.

Au-delà de leur potentielle spécificité, il y a fort à parier que l'étude des petits centres facilitera la mise en lumière de processus moins aisément identifiables à l'échelle de plus grande entité. En dégagant la structuration matérielle et symbolique de ces collectivités urbaines, il s'agit donc de montrer que les villes où la majorité des citoyens vivent ont, sans aucun doute, beaucoup à nous apprendre sur le phénomène urbain.

*Laboratoire d'Anthropologie des Mondes Contemporains, Université Libre de Bruxelles.*

## BIBLIOGRAPHIE

AGIER, M.

1996 « Les savoirs urbains de l'anthropologie », *Enquête*, 4 : 35-58.

1999 *L'invention de la ville : banlieues, township, invasions et favelas*, Paris, Éditions des Archives contemporaines.

2009 *Esquisses d'une anthropologie de la ville*, Paris, Académia-Bruylant.

ALTHABE, G.

1996 « Proche et lointain : une figure savante de l'étranger », in S. OSTROWETSKY (dir.), *Sociologues en ville*, Paris, L'Harmattan : 79-84.

AMOUZOU, E.

1997 « L'urbanisation des villes africaines au Sud du Sahara et son impact sur les populations : le cas de Lomé », *Sciences et Technique*, 2 : 21-38.

ANDERSON, D. & RATHBONE, R.

2000 *Africa's Urban Past*, Oxford, James Currey ; Portsmouth, Heinemann.

APPADURAI, A.

1996 *Modernity at Large. Cultural Dimension of Globalization*, Minneapolis, University of Minnesota Press.

BAKER, J.

1990 *Small Town Africa, Studies in Rural-urban Interaction*, Uppsala, Nordic Africa Institute.

1997 *Rural-Urban Dynamics in Francophone Africa*, Uppsala, Nordic Africa Institute.

BAKER, J. & CLAESON, C. F.

1990 « Introduction », in J. BAKER (dir.), *Small Town Africa, Studies in Rural-urban Interaction*, Uppsala, Nordic Africa Institute : 7-33.

BALANDIER, G.

1955 *Sociologie des Brazzavilles noires*, Paris, Armand Colin.

BANTON, M.

1973 « Urbanization and Role Analysis », in A. SOUTHALL (ed.), *Urban Anthropology : Cross-Cultural Studies of Urbanization*, London-New York-Toronto, Oxford University Press : 43-70.

BASHAM, R.

1978 *Urban Anthropology. The Cross-Cultural Study of Complex Societies*, Palo Alto, Mayfield Publishing.

BASHAM, R. & DEGROOT, R.

1977 « Current Approaches to the Anthropology of Urban and Complex Societies », *American Anthropologist*, 79 : 415-440.

BEAUCHEMIN, C. & SCHOUMAKER, B.

2005 « Migration to Cities in Burkina Faso : Does the Level of Development in Sending Areas Matter ? », *World Development*, 33 (7) : 1129-1152.

BELL, D. & JAYNE, M. (DIR.).

2006 *Small Cities : Urban Experience Beyond the Metropolis*, London, Routledge.

2009 « Small Cities ? Towards a Research Agenda », *International Journal of Urban and Regional Research*, 33 (3) : 683-699.

BERTRAND, M.

1993 « Plaidoyer pour les centres urbains secondaires en Afrique au Sud du Sahara », *Revue tiers monde*, 133 : 117-138.

1994 *La question foncière dans les villes du Mali : marchés et patrimoines*, Paris, Karthala.

1997 *Villes secondaires d'Afrique noire (1970-1997)*, Bordeaux, CEAN.

BERTRAND, M. & DUBRESSON, A.

1997 *Petites et moyennes villes d'Afrique noire*, Paris, Karthala.

BLANTON, R.

1976 « Anthropological Studies of Cities », *Annual Review of Anthropology*, 5 : 249-264.

CASTELLS, M.

1996 *La société en réseau : l'ère de l'information*, Paris, Fayard.

COHEN, A.

1969 *Custom and Politics in Urban Africa*, London, Routledge.

COOPER, F.

- 1996 *Decolonization and African Society : The Labor Question in French and British Africa*, Cambridge, Cambridge University Press.

COPANS, J.

- 1986 « Les mystères des Brazzavilles noires », in P. BONNAFÉ (dir.), *Afrique plurielle, Afrique actuelle. Hommage à Georges Balandier*, Paris, Karthala : 255-263.
- 1996 « De l'invention urbaine en Afrique Noire », in S. OSTROWETSKY (dir.), *Sociologues en ville*, Paris, L'Harmattan : 111-114.

COQUERY-VIDROVITCH, C.

- 1988 *Processus d'urbanisation en Afrique noire*, Paris, L'Harmattan.
- 1993 *Histoire des villes d'Afrique noire : des origines à la colonisation*, Paris, Albin Michel.

DE BOECK, F., CASSIMAN, A. & VAN WOLPUTTE, S.

- 2010 « Recentring the City : an Anthropology of Secondary Cities in Africa », in K. BAKKER (ed.), *African Perspectives 2009. The African City : (Re)sourced*, Pretoria, University of Pretoria, Department of Architecture : 33-41.

DOISE, W. & PALMONARI, A.

- 1986 *L'étude des représentations sociales*, Neuchâtel, Éditions Delachaux ; Paris, Niestlé.

VAN DOORNE, J. H.

- 1981 « Situational Analysis. Its Potential and Limitations for Anthropological Research on Social Change », *Cahiers d'Études africaines*, XXI (4), 84 : 479-506.

DUBRESSON, A. & JAGLIN, S.

- 1993 *Pouvoir et cités d'Afrique noire. Décentralisations en questions*, Paris, Karthala.

DUMONT, L.

- 1983 *Essai sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, Paris, Éditions du Seuil.

DURANG, X.

- 2002 *Vivre et exister à Yaoundé : la construction des territoires citadins*, Thèse de doctorat, Paris, Université Paris IV.

EPSTEIN, A.

- 1958 *Politics in an Urban African Community*, Manchester, Manchester University Press.

EVENS, S. & HANDELMAN, D.

- 2006 *The Manchester School : Practice and Ethnographic Praxis in Anthropology*, Oxford-New York, Berghahn.

FARR, R. & MOSCOVICI, S.

1984 *Social Representations*, Cambridge, Cambridge University Press.

FERGUSON, J.

1999 *Expectations of Modernity : Myths and Meanings of Urban Life on the Zambian Copperbelt*, Berkeley, University of California Press.

FOURCHARD, L.

2001 *De la ville coloniale à la cour africaine : espaces, pouvoirs et sociétés à Ouagadougou et à Bobo-Dioulasso (Haute-Volta) fin XIX<sup>e</sup> siècle-1960*, Paris, L'Harmattan.

2004 « L'histoire urbaine en Afrique : une perspective ouest-africaine », *Histoire urbaine*, 9 : 129-144.

2010 « L'historicité des régimes politiques au Burkina Faso », in M. HILGERS & S. MAZZOCCHETTI (dir.), *Révoltes et oppositions dans un régime semi-autoritaire. Le cas du Burkina Faso*, Paris, Karthala : 197-203.

2011 « Between World History and State Formation : New Perspectives on Africa's Cities », *Journal of African History*, 52 : 223-248.

GARBETT, G. K.

1970 « The Analysis of Social Situations », *Man*, 5 : 214-227.

GÉLY, R.

2006 *Identités et monde commun. Psychologie sociale, philosophie, société*, Bruxelles, Peter Lang.

GÉLY, R. & SANCHEZ-MAZAS, R.

2006 « The Philosophical Implications of Research on the Social Representations of Human Rights », *Social Science Information*, 45 (3) : 387-410.

GIRAUT, F.

1993 « Les petites villes entre émancipation et éclatement des pouvoirs (Ghana, Togo, Niger) », in A. DUBRESON & S. JAGLIN (dir.), *Pouvoir et cités d'Afrique noire. Décentralisation en questions*, Paris, Karthala : 177-204.

1994 *La petite ville, un milieu adapté aux paradoxes de l'Afrique de l'Ouest*, Thèse de doctorat, Paris, Université de Paris I.

1995 « Les petites villes du Sahel : un système social à l'épreuve des crises régionales », *Villes en parallèle*, 22 : 215-223.

1997 « Contemporary Dynamics of Small Towns in West Africa », in J. BAKER (dir.), *Rural-Urban Dynamics in Francophone Africa*, Uppsala, Nordiska Afrikainstitutet : 26-50.

1999 « Les racines et le réseau : les petites villes dans la transition territoriale ouest-africaine », in J.-L. CHALÉARD & A. DUBRESON (dir.), *Villes et campagnes dans les pays du Sud. Géographie des relations*, Paris, Karthala : 207-238.

GLUCKMAN, M.

1945 « The Seven Year Research Plan of the Rhodes-Livingstone Institute », *Journal of the Rhodes-Livingstone Institute*, 4 : 1-32.

1958 [1940] *Analysis of a Social Situation in Modern Zululand*, Manchester, University Press Manchester.



GUTHWIRTH, J.

1982 « Jalons pour l'anthropologie urbaine », *L'Homme*, 4 : 5-23.

HANNERZ, U.

1980 *Exploring the City : Inquiries Toward an Urban Anthropology*, New York-Guildford, Surrey, Columbia University Press.

1992 *Cultural Complexity : Studies in the Social Organization of Meaning*, New York, Columbia University Press.

1996 *Transnational Connections : Culture, People, Places*, London, Routledge.

HARDOY, J. & SATTERWHAITE, D.

1986 *Small and Intermediate Urban Centres, Their Role in National Development in the Third World*, Toronto, Hodder & Stoughton.

HILGERS, M.

2008 « Politiques urbaines, contestation et décentralisation. Lotissement et représentations sociales au Burkina Faso », *Autrepart*, 47 : 226.

2009 *Une ethnographie à l'échelle de la ville : Urbanité et reconnaissance à Koudougou (Burkina Faso)*, Paris, Karthala.

2011 « L'autochtonie comme capital. Appartenance et citoyenneté dans l'Afrique urbaine », *Social Anthropology/Anthropologie Sociale*, 19 (2) : 143-158.

HINDERINK, J. & TITUS, M.

2002 « Small Towns and Regional Development : Major Findings and Policy Implications from Comparative Research », *Urban Studies*, 39 (3) : 379-391.

HOLDER, G.

2001 *Poussière, ô poussière ! La Cité-État sama du pays dogon (Mali)*, Paris, Société d'Ethnologie.

HOLSEY, B.

2008 *Routes of Remembrance. Refashioning the Slave Trade in Ghana*, Chicago, Chicago University Press.

HOWE, L.

1990 « Urban Anthropology : Trends in its Development Since 1920 », *Cambridge Anthropology*, 14 : 37-66.

HUETZ DE LEMPS, X.

2002 « Les interactions complexes entre colonisations européennes et métropolisation », *Cahiers de la Méditerranée*, 64, <<http://cdlm.revues.org/index72.html>>.

JACKSON, P.

1985 « Urban ethnography », *Progress in Human Geography*, 10 : 157-176.

JODELET, D. (ÉD.)

2003 *Les représentations sociales*, Paris, PUF.

KAPFERER, B.

1987 « Introduction », in C. MITCHELL (dir.), *Cities, Society and Social Perception : A Central African Perspective*, Oxford, Clarendon Press : V-XV.

KOOLHAAS, R.

1996 « La ville générique », *L'architecture aujourd'hui*, 304 : 70-77.

KOOLHAAS, R., MAU, B. & SIGLER, J.

1998 *S, M, L, XL : Small, Medium, Large, Extra-Large*, New York, Monacelli Press.

LEIMDORFER, F. & MARIE, A.

2003 *L'Afrique des citoyens : sociétés civiles en chantiers*, Paris, Karthala.

LITTLE, K.

1965 *West African Urbanisation. A Study of Voluntary Association in Social Change*, Cambridge, Cambridge University Press.

Low, S.

1996 « The Anthropology of Cities. Imagining and Theorizing the City », *Annual Review of Anthropology*, 25 : 383-409.

MALAQUAIS, D.

2006 « Villes Flux : imaginaire de l'urbain en Afrique aujourd'hui », *Politique africaine*, 100 : 17-37.

MALAQUAIS, D. & MARCHAL, R.

2006 *Politique africaine*, 100, numéro spécial, « Cosmopolis de la ville, de l'Afrique et du monde ».

MARCUS, G.

1998 *Ethnography through Thick and Thin*, Princeton, NJ, Princeton University Press.

MARIE, A.

1997 *L'Afrique des individus. Itinéraires citoyens dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala.

MEILLASSOUX, C.

1968 *Urbanization of an African Community. Voluntary Associations in Bamako*, Seattle-London, University of Washington Press.

MERTON, R.

1973 « Multiple Discoveries as Strategic Research site », in N. STORER (ed.), *The Sociology of Science*, Chicago, University of Chicago Press : 371-382.

MITCHELL, C.

- 1956 *The Kalela Dance. Aspects of Relationship among Urban Africans in Northern Rhodesia*, Manchester, Manchester University Press.
- 1962 « Social Change and the New Towns of Bantu Africa », in G. BALANDIER (dir.), *Les implications sociales du progrès technique*, Paris, Conseil International des Sciences Sociales : 117-130.
- 1966 « Theoretical Orientation in African Urban Studies », in L. BANTON (ed.) *Anthology Study of Complex Societies*, London, Tavistock.
- 1983 « Case and Situational Analysis », *Sociological Review*, 31 : 187-211.
- 1987 *Cities, Society and Social Perception : A Central African Perspective*, Oxford, Clarendon Press.

MOSCOVICI, S.

- 1976 *La psychanalyse, son image et son public*, Paris, PUF.

NDEGWA, S. & LEVY, B.

- 2003 *The Politics of Decentralization in Africa a Comparative Analysis*, Washington, The World Bank.

OWUSU, G.

- 2008 « The Role of Small Towns in Regional Development and Poverty Reduction in Ghana », *International Journal of Urban and Regional Research*, 32 (2) : 453-472.

PETER-HAN, H. & KIBORA, L.

- 2008 « The Domestication of the Mobile Phone : Oral Society and New ICT in Burkina Faso », *Journal of Modern African Studies*, 46 (1) : 87-109.

PLOTNICOV, L.

- 1985 « Back to Basics, Forward to Fundamentals. The Search for Urban Anthropology's Mission », in A. SOUTHWALL, P. NAS & G. ANSARI (eds.), *City and Society. Studies in Urban Ethnicity, Life-Style and Class*, Leiden, Leiden Development Studies : 29-56.

POURTIER, R.

- 1993 « Petites villes et villes moyennes : développement local et encadrement étatique », *Afrique Contemporaine*, 168 : 82-97.

ROBINSON, J.

- 2002 « Global and World Cities : A View from off the Map », *International Journal of Urban and Regional Research*, 26 (3) : 531-554.
- 2006 *Ordinary Cities. Between, Modernity and Development*, London, Routledge.

ROGERS, A. & VERHOVE, S.

- 1995 *The Urban Context. Ethnicity, Social Networks and Situational Analysis*, Oxford-Washington, Berg.

SANJEK, R.

- 1990 « Urban Anthropology in the 1980s : a World View », *Annual Review of Anthropology*, 19 : 151-186.

SASSEN, S.

2002 *Global Networks, Linked Cities*, New-York-London, Routledge.

2004 *The Global City*, Princeton, Princeton University Press.

SATTERHWAITE, D. & TACOLI, C.

2003 *The Role of Small and Intermediate Urban Centres in Rural and Regional Development and Poverty Reduction*. Rural-Urban, Working paper Series 9, London, IIED.

SCHUMAKER, L.

2001 *Africanizing Anthropology : Fieldwork, Networks, and the Making of Cultural Knowledge in Central Africa*, Durham, N.C., Duke University Press.

SCHRAMM, K.

2010 *African Homecoming. Pan-African Ideology and Contested Heritage*, Walnut Creek, Left Coast Press.

SÉRAPHIN, G.

2000 *Vivre à Douala. L'imaginaire et l'action dans une ville africaine en crise*, Paris, L'Harmattan.

SKINNER, E.

1974 *African Urban Life : The Transformation of Ouagadougou*, Princeton, Princeton University Press.

SOUTHALL, A.

1973 *Urban Anthropology : Cross-Cultural Studies of Urbanization*, London-New York-Toronto, Oxford University Press.

1985 « Introduction », in A. SOUTHALL, P. NAS & G. ANSARI (eds.), *op. cit.* : 3-28.

1998 *The City in Time and Space*, Cambridge, Cambridge University Press.

SOUTHALL, A. (ED.).

1979a Numéro spécial, *Africa*, 49 (3), « Small Towns in African Development ».

1979b *Small Urban Centers in Rural Development in Africa*, Madison, African Studies Program, University of Wisconsin.

1988 Numéro spécial, *African Studies Review*, 31 (3), « Small Towns in Africa Revisited ».

UNITED NATION

2002 *National Population Policies*, New-York, United Nation.

UNITED NATION HABITAT

2010 *The 2010/11 State of African Cities Report : Governance, Inequality and Urban Land Markets*, Nairobi, United Nation.

VAN VELSEN, J.

1967 « The Extended-case Method and Situational Analysis », in A. L. EPSTEIN (ed.), *The Craft of Social Anthropology*, London, Tavistock : 129-149.

WERBNER, R.

1994 « The Manchester School in South-Central Africa », *Annual Review of Anthropology*, 13 : 157-185.

WILSON, G.

1941 *An Essay on the Economics of Detribalization in Northern Rhodesia*, Livingstone, Rhodes-Livingstone Institute.

1942 *An Essay on the Economics of Detribalization in Northern Rhodesia*, Livingstone, Rhodes-Livingstone Institute, Part II.

WIRTH, L.

1938 « Urbanism as a Way of Life », *American Journal of Sociology*, 15 : 1-24.

#### RÉSUMÉ

Le nombre de plus en plus élevé de villes moyennes en Afrique nécessite de développer une analyse du phénomène urbain qui ne soit subordonnée ni à l'étude des métropoles ni à celle des communautés, lesquelles ont fait les beaux jours des études anthropologiques. Après être revenu sur l'histoire de la discipline, cet article esquisse les jalons d'une approche globale de la ville permettant d'étudier de manière comparative les centres secondaires.

#### ABSTRACT

*Contribution to the Anthropology of Secondary Cities.* — An important feature of urbanization process in Africa is the proliferation of small and medium urban centers which constitute the major part of the urban population today. However in the literature these towns remain often in the shadow of studies devoted to the analysis of metropolis or small communities in the city. After a retrospective of urban anthropology's history, this paper outlines a global approach able to grasp secondary cities in a comparative perspective.

Mots-clés/Keywords : anthropologie urbaine, globalisation, histoire de l'anthropologie, ville, petites et moyennes villes, villes secondaires/*urban anthropology, globalization, history of anthropology, city, small and medium cities, secondary cities.*

